

AGUSTÍN MARTÍNEZ

Monteperdido

roman traduit de l'espagnol
par Claude Bleton



actes noirs

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Monteperdido : un village de montagne acculé contre les plus hauts pics des Pyrénées. Des routes sinueuses, impraticables en hiver, des congères, des rivières qui débordent. Quelques familles, souvent coupées du monde, des sangliers et des chevreuils dans les forêts de peupliers et de pins noirs. C'est là que disparaissent un jour deux fillettes de onze ans qui, comme tous les soirs, traversaient la pinède de retour du collège. Malgré la mobilisation exemplaire du village, on n'a jamais retrouvé leurs traces.

Cinq ans plus tard, au fond d'un ravin, une voiture accidentée et le cadavre d'un homme. À ses côtés, une adolescente désorientée mais vivante : Ana, une des fillettes disparues. Si l'autre est toujours en vie, le temps presse. Qui se cache derrière cet enlèvement ? Deux inspecteurs de Madrid viennent rouvrir l'enquête mais se heurtent à l'hostilité des habitants qui chassent en meute, faisant front contre l'élément exogène, prêts à lutter jusqu'à la mort pour cacher leurs terrifiants secrets. Il apparaît pourtant qu'Ana connaît son ravisseur. Est-ce uniquement la peur et la proximité de son bourreau qui la musellent ? Comment comprendre la troublante triangulation qui s'est jouée pendant cinq ans dans le sous-sol exigü d'un refuge de montagne ?

Un roman puissant, âpre et vertigineux à l'image de son saisissant décor.

Agustín Martínez est né à Lorca, en Murcie, en 1975. Après une formation aux métiers de l'audiovisuel, il a débuté sa carrière dans la publicité avant de se consacrer à l'écriture de scénarios. Monteperdido est son premier roman.

Photographie de couverture : DR

Les poèmes sont de Borges, *Œuvres complètes II*,
traduction de Jean-Pierre Bernès et Nestor Ibarra,
La Pléiade, Gallimard, 2010.

Titre original :

Monteperdido

Éditeur original :

Plaza y Janés, Barcelone

© Agustín Martínez, 2015

© Penguin Random House Grupo Editorial, 2015

© Magnolia TV España S.L.U., 2015

© ACTES SUD, 2017

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-08068-6

AGUSTÍN MARTÍNEZ

Monteperdido

roman traduit de l'espagnol
par Claude Bleton

ACTES SUD

À Laura, car elle donne un sens à tout.

*En mémoire de Gonzalo Martínez Montiel :
même si (je crois que) je sais ce qu'il aurait dit
de ce roman, j'aurais tant aimé l'entendre...*

LE CERF

— Laisse les petites jouer, lui dit Raquel.

Sa fille avait escaladé un petit monticule en plongeant les mains dans la neige. Les empreintes de son ascension étaient de minuscules trous noirs. Arrivée en haut, elle tendait les bras en croix pour garder l'équilibre, menaçait de tomber à tout moment, de dévaler la pente enneigée, et riait aux éclats.

Comme si on la chatouillait.

Ses bottes en caoutchouc s'enfoncèrent jusqu'aux chevilles ; plus stable, elle se baissa pour faire une boule de neige. Elle était excitée, comme par un matin de Noël, joyeuse et fébrile. L'émotion la rendait maladroite, la neige lui glissait des mains. Ana avait tout juste onze ans.

— Tu vas voir, elles vont finir par se faire mal, râla Montserrat en s'asseyant à côté de Raquel.

La fille de Montserrat était au pied du monticule. Accroupie, elle redoutait l'impact de la boule de neige qu'Ana préparait. Elles avaient le même âge. Des voisines inséparables.

— Il a beaucoup neigé, répondit Raquel. Si elles tombent, il ne leur arrivera rien. D'ailleurs, elles ont la tête dure.

Ce matin-là, en voyant que la tempête était finie, Ana avait surgi dans la cuisine et exigé que sa mère l'emmène jouer dehors. Raquel finissait de débarrasser la table du petit-déjeuner. Elle promit, mais elle aurait préféré rester bien au chaud à la maison. Avant le repas, elles passèrent chez sa voisine, Montserrat. Ana courut chercher son amie dès qu'on lui ouvrit la porte. "Bataille de neige !" criait-elle.

Quelques minutes plus tard, Raquel et Montserrat sortaient avec les deux filles. Ana et Lucía couraient quelques mètres en avant, bien emmitouflées : bonnet, gants et anorak. Celui d’Ana était fuchsia, celui de Lucía bleu marine. Deux pelotes bruyantes et sautillantes qui zigzaguerent jusqu’au parc.

Le monticule qu’Ana avait gravi était en réalité le toboggan, enfoui sous la neige. Au sommet, Ana lançait ses projectiles en prenant une voix aussi grave que possible. Elle voulait ressembler à un ogre, à un monstre terrifiant. En bas, Lucía cherchait refuge derrière les balançoires, transformées en parapets de glace tout blancs.

La journée s’annonçait dégagée, le soleil rebondissait et réchauffait la peau de Raquel, qui ferma les yeux et respira l’air qui descendait de la montagne : aussi froid et pur qu’une source. À côté d’elle, Montserrat se tassait dans son manteau, avide de chaleur.

Il n’y avait pas de silence, mais un bruit agréable, doux. Le murmure du vent entre les arbres était un tremplin élastique sur lequel rebondissaient les cris et les rires des petites. Raquel n’était pas pressée. Elle se rappela l’odeur de son lit, la peau de son mari qui la serrait dans ses bras sous les draps.

La rivière s’écoulait, sous une fine couche de glace.

Le village palpitait, muet sous son manteau blanc. Paisible, régulier.

Un cerf surgit entre les arbres qui entouraient le parc. Raquel ouvrit les yeux, peut-être avait-elle senti sa présence. Il avait de la neige sur ses bois, sur son dos. Il fit quelques pas vers elles, indifférent aux fillettes, intrépide.

— C’est incroyable, murmura Montserrat en le voyant s’approcher.

Raquel lui souffla de ne pas faire de bruit et de ne pas appeler les filles. “Ne bouge pas”, dit-elle. Le cerf s’avança vers l’endroit où elles étaient assises. Ses pattes s’enfonçaient légèrement dans la neige. Le soleil donnait une teinte cuivrée à son pelage. Il semblait plus grand que tous les cerfs qu’elle avait vus jusqu’alors. Un géant. Quand il ne fut plus qu’à quelques mètres, Raquel referma les yeux. Elle l’imaginait, tout proche, s’arrêtant un instant pour la regarder, pour la flairer.

Elle sentit son haleine. Comme si c'était la respiration de ce village, de ces montagnes.

Quand elle rouvrit les yeux, le cerf n'était plus là.

Les fillettes se lançaient des boules de neige au milieu des rires.

Elle sut que cette image resterait gravée dans sa mémoire. Qu'avec le temps, elle la chercherait dans ses souvenirs, comme on recherche la protection du foyer.



Monteperdido bouleversé par la disparition de deux fillettes de onze ans

Ana M. G. et Lucía C. S., onze ans, ont quitté l'école Valle del Ésera à 17 heures jeudi dernier, 19 octobre 2009. Elles ont suivi le chemin habituel pour rentrer chez elles, au lotissement de Los Corzos, à la sortie de Monteperdido, localité de la province de Huesca. Mais elles ne sont jamais arrivées à destination.

“Nous savons que les premières heures sont essentielles. Nous n'avons pas pu faire tout ce que nous voulions, mais nous travaillerons jusqu'à ce qu'Ana et Lucía retrouvent leur foyer”, a indiqué un porte-parole de la police qui, en outre, a démenti qu'à l'endroit où se perdent les traces des filles on ait trouvé le moindre signe de violence qui permette de redouter une issue dramatique.

Les parents des fillettes se sont refusés à toute déclaration publique, mais ils ont exprimé leur douleur et leur incompréhension par l'intermédiaire du porte-parole des familles. Comme leurs filles connaissaient très bien le trajet, les parents écartent l'éventualité qu'elles se soient perdues, et ils se demandent qui a pu

les emmener. Une réponse que, espèrent-ils, les fillettes pourront bientôt leur apporter.

UN VILLAGE SOUS LE CHOC

Monteperdido est un haut lieu touristique en raison de sa nature spectaculaire, entre deux parcs naturels, près des pics les plus hauts des Pyrénées. Ana et Lucía étaient bien connues des habitants du village. Bonnes élèves, vivant dans des maisons accolées, elles étaient devenues inséparables.

Bien que les habitants fassent tout leur possible pour donner un coup de main, une certaine impatience se manifeste dans le village devant l'absence de résultats. Personne n'a rien vu, rien entendu, on dirait que les deux petites se sont

tout simplement évaporées. La garde civile a dépêché sur place plusieurs agents spécialisés dans la disparition des mineurs pour prendre l'enquête en main.

“Nous savons que c'est difficile, mais nous demandons patience et respect aux familles, a souligné un des agents récemment incorporés. La situation est traumatisante et nous espérons pouvoir la clarifier au plus vite, et pour y parvenir nous aurons besoin de tous les soutiens, tant des habitants que des médias.”

“Nous voulons croire que les petites vont bien. C'est à cet espoir que nous nous raccrochons”, a avoué un parent proche des fillettes. Un espoir qui fait l'unanimité à Monteperdido.

MONTEPERDIDO

Cinq ans plus tard

LE DÉGEL

Le glacier fondait sous la chaleur de l'été. Les plaques se lézardaient en émettant de légers craquements, et un fin ruissellement d'eau zébrait les parois du mont Perdu qui surplombait le village et lui donnait son nom : Monteperdido.

À quelques kilomètres de là, plus bas, au fond d'un ravin, les roues avant de la voiture tournaient encore. Elle était à l'envers, le pare-brise brisé dessinait une toile d'araignée au milieu d'un nuage de poussière et de fumée. Quelques centaines de mètres plus haut, le chemin de terre d'où elle était tombée s'accrochait au flanc de la montagne. La chute avait laissé un sillon d'arbres arrachés et de terre labourée.

Le vent balaya la fumée et révéla une flaque rouge à l'intérieur de la voiture, alimentée par un filet de sang, comme un robinet mal fermé, qui prenait sa source au front du chauffeur suspendu en l'air, retenu par la ceinture de sécurité. Le choc lui avait ouvert le crâne.

Malgré les sifflements du vent, on percevait un gémissement. Presque un sanglot. Une fille, les bras marqués par une fine pluie de coupures, les vêtements en lambeaux et les cheveux sur le visage, se traînait hors du véhicule par la lunette arrière, également brisée. Les éclats de verre s'enfonçaient dans ses cuisses. Elle avait à peine seize ans. Elle surmonta la douleur et, dans un dernier effort, parvint à s'extraire entièrement.

Elle se laissa tomber, épuisée. Sa respiration, encore irrégulière, la secouait tout entière chaque fois qu'elle cherchait à reprendre son souffle.

L'endroit où la voiture s'était écrasée était pour ainsi dire inaccessible. Un défilé abrupt, entre des montagnes dont les sommets étaient encore enneigés.

Une route serpentait en haut du ravin. Un 4×4 était arrêté sur le bas-côté. Un homme d'une trentaine d'années, penché vers le fond, ôta ses lunettes de soleil pour s'assurer qu'il s'agissait bien d'une automobile fracassée. Il prit son téléphone portable dans la boîte à gants et passa un appel.

La place fermée de l'église de Santa María de Laude, à Monteperdido, accueillait depuis cinq ans les actes de commémoration en souvenir des fillettes. Depuis le début, c'était le lieu de rassemblement pour les familles et les habitants du village, pour les étrangers et les journalistes aussi. Il y avait eu des autels improvisés aux portes de l'église, des fleurs et des jouets, des messages... Tout le monde voulait laisser une trace de son chagrin et de sa colère.

Le sergent de la garde civile, Víctor Gamero, se rappelait que les journalistes avaient été les premiers à s'éclipser.

Auparavant, même si à l'époque il n'était qu'un modeste agent du poste de Monteperdido, il avait dû affronter le harcèlement des familles, et les foules venues d'autres villages pour participer à une lutte que, de leur propre aveu, elles n'abandonneraient jamais. Jamais, tant qu'Ana et Lucía ne seraient pas revenues.

Joaquín Castán, le père de Lucía, devait être furieux. Il n'y avait plus ni journalistes ni étrangers. Uniquement les habitants de Monteperdido, et encore, pas tous. Trop de temps s'était écoulé et le village ne pouvait pas suspendre ses activités chaque fois que Joaquín décidait d'organiser une réunion pour relancer l'enquête.

Deux agrandissements des petites encadraient la table où les parents étaient assis. Lucía et Ana souriaient à l'appareil. La première avait les yeux en amande et une grimace espiègle, comme si on l'avait surprise en train de jouer en cachette. Ana, la bouche ouverte, laissait entrevoir sa dentition irrégulière. Le soleil de l'été avait laissé un éclat doré sur sa peau, une chevelure presque blanche tant elle était blonde, qui contrastait avec ses yeux noirs et profonds. Elles étaient heureuses quand

ces photographies avaient été prises, et pourtant, ce jour-là, tandis que le père de Lucía se plaignait du peu de moyens que la police consacrait aux recherches, les photographies des fillettes étaient tristes.

Víctor Gamero sentit vibrer son téléphone et il s'éloigna de la place pour répondre. Un de ses agents, Burgos, lui exposa la situation en bafouillant. Il savait que cela n'allait pas plaire à son supérieur.

— Pourquoi personne ne m'a prévenu ? Qui en a donné l'ordre ? demanda ce dernier.

On aurait dû le faire. Víctor était responsable du poste de la garde civile de Monteperdido, et on ne lui avait pas demandé son autorisation pour couper la seule route d'accès au village.

La sous-inspectrice Sara Campos répéta ses ordres à l'agent. Il devait identifier toutes les voitures et tous les passagers qui arrivaient à Monteperdido ou qui en partaient ; fouiller les coffres et les cabines des camions ; ne laisser passer personne, même pas les gens qu'il connaissait. Burgos fut vexé que la policière envisage ce cas de figure :

— Quand j'enfile mon uniforme, je suis garde civil, même pour ma mère, répliqua-t-il.

— Vous avez averti le sergent responsable ? répondit-elle, ignorant le sursaut de dignité de l'agent.

— Je viens de le faire. Il vous attend à l'entrée du village, à la station-service, lui répondit Burgos, l'air toujours aussi contrarié.

Sara tourna le dos à Burgos et se dirigea vers la voiture où Santiago l'attendait. Le vent froid descendait de la montagne, et elle s'emmitoufla dans une veste de survêtement noire, remonta la fermeture et enfouit les mains dans ses poches pendant que ses cheveux châtons voletaient, secoués par le vent, on aurait dit un roseau résistant à grand-peine aux assauts des bourrasques.

Quand le supérieur de Burgos se tourna vers Sara, celle-ci ne put retenir une grimace exaspérée par sa conversation avec le garde civil, on aurait dit celle d'un écolier quand la maîtresse regarde ailleurs.

La voiture de l'inspecteur Santiago Baín tournait au ralenti : il attendait que les agents retirent les barrières qui coupaient la route pour aller à Monteperdido. Il aurait pu s'épargner le déplacement en appelant ou en convoquant les familles à l'hôpital de Barbastro, mais il préférait découvrir leurs réactions dans le village. Les voir dans les yeux et dans leur milieu : il savait que la nouvelle qu'il leur apportait n'était pas un dénouement, mais la première ligne d'une histoire qui restait à raconter.

Sara voulut s'installer sur le siège passager, encombré de paperasses et de dossiers, mais il était impossible de s'asseoir, aussi les empila-t-elle sur le tableau de bord.

— Espérons qu'il sera consciencieux et fouillera les voitures, dit-il sans beaucoup d'illusions. Je crois qu'il n'a pas très envie de se méfier de ses concitoyens.

Burgos ouvrit la barrière pour laisser passer l'automobile. L'inspecteur Baín s'engagea sur la route étroite qui suivait la vallée jusqu'au village. Le soleil se couchait, et pourtant il n'était pas tard. La route longeait l'Ésera, la rivière qui serpentait entre deux massifs montagneux. Les Pyrénées centrales se dressaient des deux côtés et répandaient leur ombre sur la vallée. La côte était rude et par endroits la route en lacets était très étroite, encore loin des cimes qui pointaient vers le ciel. Les rayons du soleil couchant se glissaient parfois entre les arbres, donnant un reflet rosâtre au vert rageur de leurs feuilles. Sara laissa un instant son regard s'égarer dans ce paysage en pleine effervescence, ce 12 juillet. Un cerf, sur un rocher, regarda le véhicule et, d'un mouvement vif, tourna la tête et d'un bond disparut sous les arbres.

Sara sourit et reprit le tas de paperasses qu'elle avait posé sur le tableau de bord.

— Joaquín Castán et Montserrat Grau sont les parents de Lucía. Quarante-sept et quarante-trois ans, respectivement. Ils ont aussi un fils, Quim. Il doit avoir dix-neuf ans, maintenant... C'est Joaquín Castán qui s'est occupé des activités de la Fondation...

— Je l'ai vu une ou deux fois à la télévision, dit Santiago sans quitter la route des yeux.

— La mère d’Ana s’appelle Raquel Mur. Elle est plus jeune. À peine quarante ans.

— Et le père ?

— Dans le dossier, il n’y a pas son adresse actuelle. — Sara fouilla dans ses papiers, cherchant désespérément le renseignement. — Quel désastre ! Il ne faut pas s’étonner qu’on n’ait jamais retrouvé les filles ! Il n’y a eu des contrôles routiers que soixante-douze heures après, on est arrivé trop tard pour recueillir des indices sur les lieux de l’enlèvement ; quand on a appelé la police scientifique, la pluie avait effacé toutes les traces...

— Les parents d’Ana sont séparés ?

— Pas légalement. Mais dans les faits, si. Álvaro Montrell est le seul à avoir été inquiété au cours de cette enquête. Deux jours de détention. En réalité, il n’y avait rien de précis contre lui. Je suppose que le couple partait en quenouille.

Sara remarqua que Santiago avait mis ses lunettes de conduite.

— Tu es mignon avec ces lunettes, dit-elle d’un ton moqueur.

— Quand la lumière baisse, je n’y vois plus rien... Comment veux-tu que je m’y prenne autrement ? Elles me vieillissent beaucoup ?

— Elles ne te font pas plus vieux que ton âge.

— Un jour, toi aussi tu auras mon âge, et tu ne trouveras pas drôle qu’une gamine se moque de ta presbytie, répliqua Santiago Baín en souriant.

Sara se tourna vers son “chef”. Les rides modelaient son visage, mais ce n’était pas une question d’âge. Ou du moins pas seulement. Elles étaient là depuis que Sara le connaissait et, tout bien réfléchi, elle se rappela que la première image qui lui était venue en voyant l’inspecteur Baín pétri de rides, c’était celle d’un pois chiche.

La route s’enfonça sous deux montagnes impressionnantes. Cette zone des Pyrénées avait la plus grosse concentration de pics de plus de trois mille mètres, une des raisons pour lesquelles l’affaire avait été si difficile. L’Ésera coulait parallèlement à la route et, en relevant la tête, Sara se dit qu’ils s’engageaient dans

une impasse, que le macadam s'arrêterait net et qu'ils n'atteindraient jamais le village tapi de l'autre côté. Le mont Albádes et le pic de Paderna étaient deux effigies énormes, deux gardiens éternels chargés de désigner ceux qui devaient franchir leur muraille et ceux qui ne le devaient pas. Dans le dernier virage, Sara vit que la route s'enfonçait dans le mont Albádes par un petit tunnel et, telle l'aiguille qui crève le tissu d'un coup sec, ils traversèrent la montagne et devant eux se déploya la "Vallée cachée", comme l'appelaient les dépliants touristiques.

À l'horizon, elle voyait le noyau urbain de Monteperdido. Des maisons noires, silencieuses, saupoudrées de petites lumières jaunâtres, maintenant que le soleil était couché. Sara eut l'impression que ces demeures étaient plutôt l'œuvre de la nature, comme les montagnes qui l'entouraient, œuvres de secousses sismiques et de siècles d'érosion.

Un panneau au bord de la route donnait le nom du goulet qu'ils venaient de traverser : DÉFILÉ DE FALL.

En feuilletant le dossier, Sara avait relevé les multiples erreurs de l'enquête : témoignages tronqués, lenteur de la riposte policière, interrogatoires mal conduits... Santiago Baín n'en était pas surpris ; il connaissait les gardes civils de ce genre de village. Il les avait écartés dans d'autres affaires. Il comptait des années de carrière, bientôt trente-cinq dans ce service.

Mais pour le moment, tous deux étaient silencieux. Intimidés par le paysage.

— Je me demande où est l'erreur, plaisanta Santiago. Normalement, c'est au plus jeune de conduire.

— Tu as mal choisi ta collègue. Le jour où j'ai décroché le permis, je me suis juré de ne plus jamais toucher à un volant.

— Et comment feras-tu quand je ne serai plus là.

— J'irai à pied, répondit Sara après une hésitation, comme si elle cherchait la bonne réponse.

Sur la droite s'ouvrait une esplanade où se trouvait la station-service qu'on leur avait indiquée ; en réalité, il n'y avait qu'une pompe. Le 4×4 de la garde civile y était garé, tous phares allumés, et une silhouette attendait devant. La nuit était tombée. Santiago retint Sara au moment où celle-ci allait sortir de la voiture.

— Cette fois, c'est moi qui mènerai les interrogatoires.

Sara remarqua que Santiago essayait de prendre un ton léger, comme une remarque anodine, mais en réalité il cherchait à la placer depuis un moment.

— Pourquoi ? demanda-t-elle avec la sensation d'avoir fait quelque chose de travers.

— Toi, tu te charges de clarifier les choses avec la garde civile locale. Ils doivent comprendre qui commande.

— En général, tu aimes bien jouer les emmerdeurs, protesta-t-elle timidement.

— Je n'ai plus beaucoup de temps à passer au corps. Pour une fois, laisse-moi passer pour le gentil papé, plaisanta Santiago, mais il ne parvint pas à chasser le malaise qui s'était installé entre eux.

Santiago descendit de la voiture. Sara le regarda passer sous les réverbères. Ce n'était pas son habitude de lui imposer des ordres sans discussion. Il en avait le droit, étant son supérieur, mais leur relation était d'une autre nature. Sara savait qu'aucun argument policier ne justifiait cette décision. Cette ambition de vouloir paraître sympathique était absurde. Santiago se moquait bien de la sympathie des autres, encore plus de celle des gens liés aux enquêtes. La vraie raison était ailleurs. La raison, c'était elle. Santiago l'écartait du contact direct avec les personnes concernées par la disparition des filles, comme le père change de chaîne pour empêcher son fils de voir une scène pénible à la télévision.

— Putain de Pois chiche ! grommela Sara avant de se décider à sortir de la voiture à son tour.

Le sergent Víctor Gamero vit sortir les deux agents de la Brigade de protection de la famille, de la police nationale. Cinq ans auparavant, c'étaient des agents spécialisés de la garde civile qui avaient mené l'enquête. Il ne comprenait pas pourquoi maintenant c'était la police nationale ni pourquoi la route avait été coupée. Le premier était un homme âgé, en civil, qui glissa ses lunettes dans la poche intérieure de sa veste et lui tendit la main avec un sourire aimable.

— Inspecteur Santiago Baín, de la Brigade de protection de la famille.

— Víctor Gamero, sergent à la tête du poste de Monteperdido. Que s'est-il passé? Vous auriez dû me prévenir que vous alliez couper la route.

— En réalité, nous ne l'avons pas coupée. Nous avons seulement établi un contrôle, expliqua l'inspecteur Baín.

— Pourquoi?

Santiago ne répondit pas et se tourna vers sa collègue. Elle approchait d'un pas décidé en improvisant une queue de cheval. Elle n'était pas très grande et avait des traits doux. Elle portait un jeans, une veste de survêtement noire, déformée à la hauteur du pistolet qu'elle portait à la ceinture.

— Voici Sara Campos. Sous-inspectrice, lui dit le policier.

Víctor tendit la main et Sara prit son temps pour la serrer. Elle lui accorda à peine une seconde et son regard se perdit dans le paysage qui entourait le village.

— Nous voulons voir les familles des petites, dit Sara.

— Il y a du nouveau?

— Si nous sommes là, c'est qu'il y a du nouveau, vous ne croyez pas? répondit-elle sèchement, et, sans lui laisser le temps de répondre, elle ajouta : Nous vous suivons.

Sara fit demi-tour et retourna à la voiture. Víctor ravala sa rage en voyant l'inspecteur Baín sourire, l'arrogance de sa collègue semblait l'amuser. C'était du moins l'impression du garde civil.

En réalité, Santiago Baín souriait de voir Sara corsetée dans un rôle qui ne lui plaisait pas. Elle lui rappelait cette fille qui doit embrasser sa grand-mère, feindre de bonnes manières, assise sur le canapé, alors qu'elle rêve de filer dans le jardin et de grimper aux arbres.

Víctor traversa Monteperdido par l'avenue de Posets. Dans le rétroviseur, il voyait la voiture des agents de la Brigade de protection de la famille. Au carrefour avec la route qui montait à l'hôtel de La Guardia, il prit la direction du lotissement

de Los Corzos et traversa le nouveau pont sur l'Ésera. Il avait appelé Joaquín Castán, le père de Lucía ; leur réunion était terminée et tout le monde était rentré chez soi. Il ne put lui expliquer pourquoi on avait besoin de les voir. Peu après, il appela le commandant à Barbastro. Apparemment, la décision de confier l'affaire à la Brigade de protection de la famille venait de plus haut, et le commandant le pria de collaborer avec les inspecteurs. Víctor Gamero se gara en face des deux maisons, les dernières du lotissement. Le duplex de la famille d'Ana était au bord de la pinède, sur la droite et à l'arrière. La maison de Lucía y était adossée.

Sara descendit de la voiture et regarda ces deux maisons qui avaient un mur commun. Elles avaient beau essayer de conserver le style des demeures traditionnelles de Monteperdido, prédominance de la pierre et toitures en ardoise, elles n'en étaient pas moins un simulacre. Il y avait un petit autel à côté de la porte du jardin de la maison de gauche. Une photo de Lucía, entourée de fleurs fraîchement coupées, trois vieilles peluches, et une ardoise sur laquelle on pouvait lire : 1 745 JOURS SANS LUCÍA. Rien sur celle de droite ne permettait d'identifier la maison où avait vécu Ana. Le sergent de la garde civile s'adressa à Sara :

— Je rassemble les deux familles ?

Sara vit s'ouvrir la porte de la maison de Lucía. Joaquín Castán, son père, était sur le seuil. Elle le reconnut grâce aux photos du dossier.

— Tu leur as dit que nous arrivions ?

C'était moins une question qu'une accusation.

— Vous m'avez demandé de les localiser, répondit Víctor, vexé.

Sara fixa Víctor ; le garde comprit que c'était la première fois qu'elle le regardait vraiment.

— Nous voulons d'abord parler à la mère d'Ana, dit Sara.

Puis elle se tourna vers le 4×4 de Víctor. Il suivit son regard ; sur la banquette arrière on distinguait la silhouette d'un animal.

— C'est mon chien, expliqua-t-il. À lui non plus il ne fallait rien dire ? Ennuyeux, parce qu'il nous a entendus, à la station-service.

Sara esquissa un sourire, qu'elle effaça aussitôt. Santiago, qui s'approchait, lui rappelait son rôle. Cette fois, elle devait être la méchante du duo, mais elle avait la sensation d'interpréter un modèle de policier qui n'existait que dans les fictions. Elle se dirigea vers la maison de Raquel Mur pour que le garde civil ne remarque pas son manque d'assurance. Santiago lui avait donné l'autorisation d'annoncer la nouvelle. C'étaient d'autres situations qu'il cherchait à lui épargner.

— Désormais, avant de prendre une décision, parlez-nous-en. Nous devons être méticuleux. J'espère que vous comprenez.

Et Santiago Baín posa une main conciliante sur l'épaule de Víctor, un garçon un peu jeune pour être le sergent d'un poste, et il estima qu'il n'aurait pas trop de mal à gagner sa confiance.

Raquel Mur ouvrit sa porte et, voyant Sara sur le seuil, elle reboutonna, gênée, la chemise qui découvrait une bonne partie de son décolleté. Bleue, à carreaux, un modèle masculin qui lui descendait jusqu'aux cuisses et laissait ses jambes nues. À l'évidence, elle ne s'attendait pas à recevoir des étrangers.

— Sara Campos, sous-inspectrice de la Brigade de protection de la famille. Peut-on entrer ? dit-elle en montrant sa plaque d'identification.

Elle remarqua les pieds nus de la mère d'Ana qui se posaient presque avec crainte sur le parquet. Derrière Sara, entrèrent Santiago Baín et le sergent de la garde civile. Raquel était déconcertée et ses yeux marron cherchèrent Víctor pour avoir une explication. Ses jambes se mirent à trembler quand elle s'assit sur le canapé du salon. Quelles questions pouvait bien se poser cette femme qui avait perdu sa fille cinq ans auparavant ? se demanda Sara qui, sans laisser à cette femme le temps de s'angoisser, s'assit sur la table basse en bois, prit les mains de Raquel entre les siennes et sourit :

— Nous avons rarement la chance de donner ce genre de nouvelles. Nous avons retrouvé Ana.

Raquel Mur sentit ses intérieurs se glacer. Comme si, subitement, tout son corps se contractait. Sa gorge se serra douloureusement et elle s'accrocha encore plus fort aux mains de la policière.

— Elle est en bonne santé, ajouta Sara.

La chaleur des larmes noya ses yeux. Muette, Raquel sentit une sorte de sourire s'incruster sur son visage. Elle porta les mains à sa bouche. Elle avait mille choses à dire, mais elle ne put que pleurer.

Víctor Gamero accompagna Raquel à sa voiture. Elle avait remis le jeans et le tee-shirt qu'elle portait lors de la réunion sur la place de l'église, quelques heures plus tôt, et elle marchait nerveusement, reculait de deux pas, avec l'air d'avoir oublié quelque chose, puis repartait d'un air décidé. Elle s'arrêta soudain, comme si la mémoire lui revenait. Elle montra la maison de Montserrat et murmura au sergent :

— Il faut que je le dise à Montserrat.

— Les policiers vont s'en charger, lui dit Víctor Gamero en l'entraînant doucement.

Derrière la baie qui donnait sur le jardin, elle voyait la silhouette de Montserrat. La mère de Lucía avait sans doute compris que les nouvelles n'étaient pas bonnes. Son mari, Joaquín Castán, était toujours sur le seuil et ne se décidait pas à traverser le jardin.

Santiago Baín et Sara Campos entrèrent en silence, suivis par Joaquín. Montserrat, au salon, s'essuya nerveusement les mains dans un torchon auquel elle semblait se raccrocher. Elle ne s'en sépara que lorsque Joaquín lui demanda de s'asseoir à côté de lui sur le canapé. Les murs étaient un autel à la mémoire de leur fille perdue ; le sourire de Lucía se répétait sur des dizaines de photographies qui la montraient de sa naissance jusqu'à l'âge de onze ans, au moment de sa disparition.

— Ce matin, sur la route, à une soixantaine de kilomètres au sud, on a trouvé une voiture accidentée. Elle était tombée dans un ravin, expliqua l'inspecteur Baín. Les services de

secours de Barbastro ont reçu un appel et ont envoyé un hélicoptère. La zone où était tombée la voiture est inaccessible à pied. Quand on est arrivés sur place, le chauffeur, un homme d'une cinquantaine d'années, était mort. Il a dû mourir sur le coup, vu ses blessures, mais nous attendons les confirmations de l'autopsie.

— Il y avait aussi une fille. Inconsciente, mais elle n'avait pas de blessures graves. Elle a été transférée à l'hôpital de Barbastro, où on a procédé à son identification. Elle n'avait pas de papiers, mais ses empreintes étaient enregistrées. Il s'agit d'Ana Montrell. Ma collègue et moi-même, nous sommes allés à l'hôpital.

— Et ma fille? murmura Montserrat.

— Il n'y avait personne d'autre dans la voiture.

— Elle aurait pu s'en éloigner, non? Elle est peut-être dans les parages?

— L'hélicoptère a procédé à plusieurs passages pour écarter cette possibilité, intervint Sara.

— Elle est morte! gémit Montserrat, incapable de trouver une autre explication à la réapparition d'Ana.

— Rien ne nous permet d'avancer une telle hypothèse, la rassura Santiago en lui prenant les mains. Je sais que c'est dur, mais vous ne devez pas craquer. Il y a longtemps que vous recherchez votre fille et, au bout de ces cinq années, nous n'en avons jamais été aussi près.

— Qui était l'homme? demanda sèchement Joaquín, raide et presque immobile sur le canapé, comme le cerf que Sara avait entrevu sur le rocher, écoutant avec attention chaque mot des policiers.

— Nous ne l'avons pas encore identifié. Les services de secours se sont d'abord occupés du sauvetage de la fille. Demain, à la première heure, ils iront extraire le corps de l'homme et récupérer le véhicule...

Joaquín Castán réfléchit quelques secondes. Montserrat était toujours en larmes à côté de lui, et Santiago lui tenait les mains. Sara vit Joaquín regarder les mains de sa femme dans celles du policier avant de demander :

— Cet individu, c'est lui qui a enlevé ma fille?

C'était le soupçon des policiers. Cependant, il avait été impossible d'accéder au corps de l'homme, coincé à l'intérieur de la carrosserie. Ils reprendraient leurs tentatives le lendemain. La voiture n'avait pas de plaque d'immatriculation et, pour retrouver sa trace, Sara avait besoin du numéro de châssis, qu'on ne pourrait relever qu'après l'avoir sortie du ravin.

— Je vais accompagner la mère d'Ana à l'hôpital, dit Santiago à Sara en sortant de la maison des parents de Lucía. Demande au sergent Gamero de t'emmener au poste de la garde civile pour qu'on nous aménage un bureau. Et cherche un endroit où dormir. Demain, on doit être efficaces à cent pour cent.

Au bout de la rue principale, après les dernières maisons de Monteperdido, au départ de la route des montagnes, se trouvait l'hôtel de La Renclusa. Víctor lui avait dit qu'il avait les meilleures chambres du village. Les hôtels quatre ou cinq étoiles étaient à Posets et même plus haut, où la route prenait fin. Une fille un peu nerveuse aux traits d'oiseau les guida à l'étage. Elle leur décrivait précipitamment les services de l'hôtel, les heures des repas, mais Sara ne l'écoutait pas, elle l'observait, toute jeune, sans doute majeure depuis peu. Vu sa fragilité, on aurait dit une poupée de porcelaine qui pouvait se briser à tout moment. Elle s'appelait Elisa, et elle ouvrait la fenêtre d'une chambre orientée au nord-est. Elle parlait des matins spectaculaires auxquels on assistait, quand le soleil surgissait au-dessus du mont Ármos. Et portait des vêtements amples, comme si elle ne voulait pas dévoiler ses formes, mais elle était jolie. Une beauté qu'elle tentait de dissimuler.

— Voulez-vous que je vous prépare quelque chose à dîner ? demanda-t-elle.

— Non, merci, ma petite, lui répondit Sara. Je n'ai besoin que de la clé des deux chambres. Puis elle regarda plus attentivement la chemise à manches longues d'Elisa, le gilet trop ample, et demanda avec un sourire : Il fait froid, ici ?

— Les nuits sont un peu fraîches. Mais les températures de saison ne descendent pas en dessous de vingt degrés. On

est en juillet, dit-elle un peu effarouchée. Puis, comprenant comment la policière interprétait sa tenue, elle ajouta, un peu tendue : Il faut dire que je suis un peu frileuse.

— S’habiller large ne tient pas plus chaud, plaisanta Sara.

Il faisait nuit noire sur la route de Barbastro, et l’inspecteur Santiago Baín conduisait en silence. Raquel, assise à côté de lui, regardait par la fenêtre. Elle n’avait pas prononcé un mot depuis qu’elle était montée dans la voiture. D’ailleurs, elle n’aurait pas su quoi dire. Des centaines de souvenirs s’entrechoquaient dans sa mémoire, comme une légion d’enfants essayant de franchir une porte trop étroite.

Il y avait si peu de temps qu’elle avait décroché la photographie de sa fille, sur l’estrade devant l’église : deux ou trois heures. Raquel se rappela qu’en la remettant dans le coffre de la fourgonnette de Joaquín, elle s’était dit qu’elle en avait marre de ces commémorations. De revivre inlassablement la douleur de la perte. Si elle avait pris la parole, elle aurait simplement revendiqué son droit d’aller de l’avant, d’accepter et de dépasser ce malheur qui s’étendait comme une tache d’huile depuis presque cinq ans.

Mais elle n’avait jamais osé exprimer ces sentiments à haute voix. Même pas devant Ismael, qui s’était pourtant rendu compte qu’elle ne voulait plus s’occuper de la Fondation. Un sujet qu’elle souhaitait aborder avec les parents de Lucía, et qui ne plairait sûrement pas à Joaquín.

“Tu rêvais de retrouver le cadavre de ta fille, se disait Raquel dans la voiture, et voilà que tu vas retrouver Ana à Barbastro!”

Pourquoi n’avait-elle pas eu la force, la rage, des parents de Lucía ? Grâce à eux, personne n’avait oublié le prénom des petites. Que serait-il arrivé s’ils n’avaient pas été là ? Surtout au début, quand l’enquête s’était focalisée sur son mari.

Et d’autres souvenirs, étincelles dans sa mémoire, des journées floues, comme des photos mal cadrées, des bouts de pellicule sans signification. À la disparition d’Ana, à la panique que cela entraîna, succéda l’arrestation d’Álvaro. Le désarroi de regarder son mari comme un étranger. Le soupçon qu’il ait

pu faire du mal à sa propre fille. Puis, telle une marée qui en se retirant modifie la plage et laisse à découvert les pierres qui se cachaient sous le sable, les accusations contre Álvaro s'éloignèrent, mais plus rien ne redevint comme avant entre eux.

Et maintenant, Ana. À l'hôpital de Barbastro. Elle l'attendait. Cinq ans après.

Une période pendant laquelle Raquel avait essayé de se reconstruire. Morceau par morceau, comme un puzzle tombé de la table qu'il faut reconstituer avec patience. Le rôle d'Ismael Casella avait été essentiel. Il était arrivé à Montepérdido alors que la disparition des petites était toute récente. Mais quand avait-elle considéré la disparition d'Ana comme "récente"? Álvaro était parti et elle se sentait incapable de reprendre l'entreprise de restauration qu'avec tant d'entrain elle avait lancée avant que tout explose. Ismael s'était proposé pour travailler à la commission, comme charpentier. Huit ans plus jeune, avec le dynamisme qu'elle n'avait plus. Grâce aux commandes qu'elle décrocha, et à la jeunesse d'Ismael, elle retrouva cette sensation de routine dont elle avait tant besoin.

Elle lui avait dit au revoir sur la place de l'église, après la réunion, et lui avait soufflé à l'oreille : "Je t'attends à la maison." Ils couchaient ensemble depuis quelques semaines. Il était parfois si évident qu'elle avait cherché chez Ismael l'opposé de son mari qu'elle en avait honte. Pourquoi continuait-elle d'appeler Álvaro "son mari"?

C'était Ismael qu'elle attendait, quand les policiers avaient sonné à sa porte. Elle l'attendait, nue sous une vieille chemise, deux verres de vin à la cuisine et une cigarette dans le cendrier, qu'elle avait laissée se consumer, se rappelait-elle maintenant.

Elle avait ouvert la porte et Ana était revenue.

Elle allait à sa rencontre, au bout de la route.

Víctor retournait à la caserne de la garde civile. Sur la banquette arrière, son chien, un husky de sept ans, respirait avec difficulté. À côté de lui, Sara essayait de mettre un peu d'ordre dans la masse de paperasses du dossier, et griffonnait dans les marges. Víctor l'observait discrètement : un regard plongé

dans ses papiers comme au fond d'un puits, une main dessinant des traits fermes au crayon. À la station-service, il l'avait trouvée autoritaire, mais il avait été étonné de sa façon de s'adresser à Raquel, et surtout à Elisa. En quelques secondes, elle avait dépassé la première impression, entrevu la personnalité d'Elisa et établi un rapport de confiance. Peut-être l'avait-elle reconnue sur le dossier des petites, mais de nombreuses années s'étaient écoulées et Elisa n'était plus l'adolescente d'alors.

— Tu connais sûrement ces routes par cœur, mais je serais plus rassurée si tu regardais devant toi, dit Sara sans quitter ses papiers des yeux.

Pourvu, se dit Víctor, qu'elle ne remarque pas qu'il avait rougi.

Le poste de la garde civile était neuf. Il avait été inauguré deux ans plus tôt, sur la route de l'école.

— Comment s'appelle-t-il ? demanda Sara quand ils se garèrent.

— Qui ?

— Le chien.

— Nieve. Tu aimes les chiens ?

— À vrai dire, pas vraiment, dit Sara en descendant de voiture sans avouer sa peur irrationnelle, qu'elle avait dominée en silence quand ils étaient allés à l'hôtel, et maintenant qu'ils revenaient à la caserne. Une peur nourrie par le souffle de l'animal dans sa nuque.

Elle entendit Víctor soupirer avant de sortir du 4×4. Il ouvrit le hayon et Nieve sauta sur le parking. Puis le garde civil se dirigea vers la caserne avec Sara.

— Il vient avec nous ? demanda celle-ci sans quitter des yeux le chien qui courait en tous sens.

— Rassure-toi, il reste dehors.

Dans le couloir de l'hôpital, Raquel était tendue. Les infirmières chuchotaient sur son passage. Un médecin lui ouvrit une porte. Santiago Baín la suivit jusqu'à l'unité de soins intensifs où se trouvait Ana. Devant une chambre dont la

paroi était vitrée, Raquel sentit ses jambes se dérober sous elle. L'inspecteur Baín la retint avant qu'elle tombe.

— Elle est sous sédatifs, expliqua le médecin. Elle a subi une commotion cérébrale, mais sans gravité. Nous allons la garder une journée en observation, au cas où des complications surviendraient...

Raquel se tourna vers Santiago, inquiète.

— Je peux la toucher... ?

Le regard du policier croisa la complicité du médecin qui poussa la porte de la chambre. Raquel entra et s'avança d'un pas mal assuré. Était-ce vraiment sa fille ? Elle avait considéré que cet instant serait impossible, elle l'avait supprimé de tous ses rêves, et pour cette raison elle avait maintenant l'impression de flotter dans une atmosphère irréelle. Était-ce elle ? Était-ce Ana ?

Pendant quelques secondes, Raquel n'osa pas la toucher. Elle avait peur de rompre le charme, peur que sa fille ne s'évapore. Et avec elle disparaîtraient le lit de l'hôpital, la chambre et le policier. Raquel se réveillerait en nage dans son lit, et elle verrait que tout cela n'était qu'un rêve. Un mensonge.

Mais Ana ne s'évapora pas quand sa mère posa la main sur la sienne. Raquel la saisit avec force, comme pour l'empêcher de s'enfuir, et sentit sa chaleur. Puis sa main parcourut son corps, tâta ses bras, ombrés de balafres, ses épaules, remonta jusqu'au visage. Cinq années s'étaient écoulées, et Ana n'était plus la fillette qui avait disparu. Elle avait maintenant seize ans, son visage avait changé. Plus effilé, des lèvres charnues, une peau blanche. Presque une femme.

En larmes, Raquel se tourna vers Santiago et demanda en hésitant :

— Quelqu'un lui a parlé ? Elle a raconté des choses ?

— Pas encore, répondit Santiago.

Víctor Gamero vida une étagère de la pièce, destinée à accueillir des agents du Corps, mais comme ceux-ci n'étaient jamais arrivés à Monteperdido, on l'avait transformée en débaras. Le sergent lui dit qu'il y avait neuf agents, en plus des

quatre du Groupe de sauvetage en montagne, sous la direction du caporal Sanmartín. Cependant, il doutait que Sara puisse compter sur eux. Le GSM était déjà débordé, à cause des étrangers qui partaient en pleine montagne sans prendre de précautions.

— Ils devront établir des priorités dans leur travail, lui dit Sara.

— C'est vous qui commandez, reconnut Víctor, qui toutefois n'avait pas l'intention de recevoir des ordres des inspecteurs de la Brigade de protection de la famille dans des domaines autres que l'affaire des petites.

Dans la pièce, il y avait deux tables devant la grande baie vitrée. La nuit empêchait de voir la pinède en bordure de la route de l'école. L'endroit où avaient disparu les petites. Sara laissa tomber tous ses papiers sur une des tables.

— Tu as besoin de quelque chose ? demanda Víctor.

— Des clés du bâtiment et d'un ordinateur.

— Je demanderai qu'on t'en installe un demain, dit-il en lui donnant un jeu de clés du poste.

Víctor parlait sans hâte, comme s'il partait faire un tour dans la nature.

— On se retrouve à six heures et demie devant l'hôtel. Tu m'emmèneras à l'endroit où on a retrouvé la petite.

— Je peux te trouver une voiture.

— Je préfère que tu passes me prendre, murmura Sara. Et, relevant les yeux sur le garde civil, elle ajouta : Si on s'y prend correctement, on retrouvera Lucía.

— Ici, on s'y prend toujours correctement, répondit Víctor, un peu vexé. Je m'en vais, ou tu préfères que je te ramène à l'hôtel ?

— J'y retournerai à pied. Avec les quatre rues du village, je ne risque pas de me perdre.

Víctor sourit et sortit du bureau. Elle apprécia sa façon de marcher, de parler, sans le stress qu'exprimait chacun des mots de Sara. Il lui rappelait un de ces shérifs de western, assis sous un porche, le fusil dans une main et un cigare se consumant entre ses lèvres tandis que le soleil se couche à l'horizon, au bout de la plaine. Elle avait un rythme différent, imposé par

celui des enquêtes ; lui, il avançait au rythme imposé par la nature. Dans un endroit comme Monteperdido, c'était sans doute plus adapté.

Sara souriait encore quand Víctor rapporta une petite assiette qu'il posa sur la table. C'était une part de gâteau couleur cannelle baignant dans un liquide jaune.

— *Candimus*, expliqua-t-il. La fiancée d'un des agents est pâtissière. C'est le dessert typique du village. Mousse nappée de crème. Je lui en ai commandé un quand j'ai su qu'on avait retrouvé Ana, pour le lui donner. Mais comme elle doit rester à l'hôpital, autant le manger nous-mêmes, il ne faudrait pas qu'il s'abîme. On lui en fera un autre quand elle rentrera chez elle.

— Merci, dit Sara, déconcertée.

— C'est au caramel et au citron, délicieux, tu vas voir.

Après le départ de Víctor, Sara regarda sa part de *candimus*. Il y avait quelques lettres écrites au caramel liquide, un fragment du message inscrit sur le gâteau : VENU. Un bout de BIENVENUE, supposa-t-elle.

Sara soupira. Elle restait crispée, alors que le garde civil de Monteperdido lui offrait une part de gâteau. Elle plongea le doigt dans la crème et le porta à ses lèvres. Délicieux.

Santiago Baín attendait que la machine à café finisse de préparer le petit crème que Raquel lui avait demandé. Elle ne voulait pas quitter sa fille, mais le médecin avait insisté pour que celle-ci reste seule. Santiago avait entraîné le médecin dans la salle d'attente déserte pour lui dire qu'il voulait s'entretenir avec Ana. Il avait besoin de savoir ce qui s'était passé, mais le médecin avait refusé d'accélérer le processus.

— La vie d'une autre fille dépend de cette décision, menaça Santiago.

— Pour le moment, c'est la vie d'Ana qui me préoccupe. Et je ne veux prendre aucun risque.

Un sale tour, si Raquel récupérerait sa fille pour la perdre aussitôt après. Santiago savait qu'il devait patienter. Le témoignage d'Ana finirait par arriver. En attendant, pas question

de rester les bras ballants. Dans la voiture, il y avait peut-être des indices et il voulait les recueillir à la première heure.

— Qui a trouvé la voiture ? demanda Raquel quand Santiago lui donna son café.

— Un habitant de Posets. Il revenait de Barbastro quand la fumée a attiré son attention. Il croyait que c'était un incendie. Mais il a vu la voiture.

— J'aimerais le rencontrer... le remercier... S'il n'avait rien vu...

— Il vaut mieux ne pas penser à ce qui serait arrivé. Ana est ici et c'est la seule chose qui compte, la rassura Santiago.

Dans le silence de l'hôpital, on entendit quelqu'un marcher presque au pas de course, tourner le coin du couloir et s'arrêter devant la salle d'attente, pour reprendre son souffle. Raquel se leva en le voyant, déconcertée.

— Álvaro, que fais-tu ici ?

Il y avait presque quatre ans qu'elle n'avait pas revu son mari.

Sara s'étira sur sa chaise. Elle avait mal au dos. Partis de Madrid à l'aurore, ils n'avaient pas eu une seconde de répit. Il était quatre heures du matin à sa montre et, sur la table, il y avait le même chaos de paperasses. Des feuillets couverts de notes et de mots soulignés. Des marges griffonnées. Elle se leva, prit les clés que lui avait laissées le sergent Víctor Gamero, reprit le boudrier avec le pistolet, qu'elle avait accroché au dossier de la chaise, et sortit.

Un vent froid descendait des montagnes et elle regretta de n'avoir pris que son survêtement. Avant de rentrer à l'hôtel, elle regarda la pinède, de l'autre côté de la route, traversa et eut la tentation de s'y engager, tout en sachant que c'était absurde. Il n'y avait pas de lumière, rien dans cette forêt ne pouvait lui parler de Lucía.

Cette fille était sa priorité. Si l'homme qui conduisait la voiture était celui qui les avait enlevées, il était possible que Lucía soit encore enfermée quelque part : Sara ne savait dans quelles conditions ni combien de temps la petite pourrait résister toute seule.

Monteperdido était plongé dans le silence. Les murmures de la rivière, le bruit des branches bercées par le vent et celui de ses pas sur la route, c'était tout ce qu'elle pouvait entendre. Elle savait que ce soir-là elle ne pourrait fermer l'œil, mais prendre une douche et s'étendre quelques heures la détendraient.

La route montait jusqu'au pont qui franchissait la rivière ; la plupart des maisons du village étaient de l'autre côté. Elle marchait le long de la pinède quand des bruits attirèrent son attention. Elle scruta l'obscurité entre les arbres, si épaisse qu'elle était presque palpable. Quelque chose bougea et racla le sol. Elle voulut détourner le regard et reprendre le chemin de l'hôtel. Mais elle défit la sécurité de l'étui de son pistolet et se sentit stupide de céder à cette réaction de peur. "C'est la fatigue, se dit-elle. C'est cet endroit, penser à ce qui a pu arriver à Lucía." Voilà, se répétait-elle, ce qui la rendait nerveuse. "C'est ce que veut éviter Santiago en m'écartant des interrogatoires."

Soudain, une ombre jaillit de la pinède et bondit. Quand Sara se retourna, l'animal était déjà sur elle et, par réflexe, elle dégaina et tira. Le sang explosa comme un coup de pinceau rouge contre la nuit. Le chien retomba en hurlant. Le pistolet toujours à la main, Sara regarda le chien blessé qui gémissait. La balle avait ouvert une blessure au flanc. Sara s'approcha. C'était Nieve, le chien de Víctor.

— Merde ! dit-elle.

Les policiers qui surveillaient l'entrée de l'hôpital avaient ordre d'en interdire l'accès à tout le monde. Y compris à lui, à Joaquín Castán, le père de Lucía. Il s'était senti comme un fauve en cage quand les agents de la Brigade de protection de la famille avaient quitté sa maison. Il attendait un miracle depuis des années, mais pas de ce genre. Même si elle n'avait rien dit, il savait ce que Montserrat se demandait : "Pourquoi Ana ? pourquoi pas Lucía ?" Dieu n'avait pas seulement refusé de soigner leur blessure, il y plongeait maintenant le doigt et l'enfonçait profondément.

— Je vais à l'hôpital, avait dit Joaquín. Tu viens ?

Montserrat eut à peine la force de dire non d'un léger mouvement de tête.

— Tu veux que j'appelle ton frère ? proposa Joaquín. Je peux dire à Rafael de venir — mais elle dit non encore une fois : elle souhaitait être seule. Ça ira ? demanda-t-il avant de partir.

— Comment veux-tu que ça aille ? murmura Montserrat.

Joaquín avait parlé à Víctor, mais le garde civil ne lui avait donné aucune solution. Il ne pouvait rien faire, c'étaient les agents de la BPF qui décidaient. Pourquoi était-il venu à l'hôpital de Barbastro ? Joaquín envisageait de remonter à Monteperdido ; Montserrat serait au lit, se retournant dans tous les sens, essayant vainement de trouver le sommeil, pensant qu'on ne tarderait pas à retrouver le cadavre de Lucía.

Joaquín vit Raquel sortir de l'hôpital, s'asseoir devant l'entrée et sortir un paquet de cigarettes, mais il était vide et elle le jeta par terre. Peu après, il reconnut le policier qui était venu chez elle, l'inspecteur Santiago Baín, suivi d'Álvaro : une silhouette fine, des cheveux raides et blancs en dépit de son jeune âge, une main repoussant une mèche comme il l'avait vu si souvent le faire.

Il claqua la portière, il voulait qu'on remarque sa présence. L'inspecteur Baín vit qu'Álvaro semblait très mal à l'aise. Le père d'Ana ne savait s'il devait reculer ou attendre Joaquín, qui avançait à longues enjambées : grand, près d'un mètre quatre-vingt-dix, et costaud. En dépit de son âge et de ses vêtements, on devinait un corps qui conservait la morgue de la jeunesse.

— On t'a prévenu ? lui cria Joaquín Castán avant d'arriver à leur hauteur.

— Joaquín, je t'en prie... intervint Raquel en se levant.

— Comment se fait-il que tu sois arrivé si vite ? insista Joaquín, agressif.

Santiago n'intervint pas. Comme Sara, il avait consulté le dossier pendant le trajet, pas besoin de lire entre les lignes pour voir l'animosité qui opposait les pères des fillettes disparues. Joaquín avait déposé plainte plusieurs fois, réclamant l'arrestation d'Álvaro.

— C'est Gaizka qui m'a appelé. C'est lui qui a vu la voiture... répondit Álvaro avec aplomb.

Il avait décidé de ne pas reculer, de montrer que Joaquín ne lui faisait pas peur.

— Mais on disait que tu n'étais plus là! Que tu avais quitté le village...

Álvaro ne répondit pas, il voulait montrer qu'il n'avait pas l'intention de se laisser dominer. Il était capable de fermer des portes que Joaquín ne pourrait jamais ouvrir, même à coups de pied. Le père de Lucía se tourna vers Santiago, énervé.

— Qu'a dit la fille?

La question claqua comme un reproche.

— Elle dort toujours. Sous sédatifs. Dès qu'il y aura quelque chose, vous serez le premier averti, le rassura l'inspecteur.

— À ce moment-là, il sera peut-être trop tard.

Peu à peu, la colère de Joaquín laissait place à la douleur.

— Joaquín, si Ana est revenue, Lucía aussi peut revenir, lui dit Álvaro en faisant quelques pas vers lui.

Tout le monde pouvait voir que Joaquín était sur le point de s'effondrer.

La dispute, mille fois répétée par le passé, avait un gagnant nettement visible. Un gagnant étrange, comme si un petit animal pouvait vaincre le maître de la montagne. Álvaro laissa retomber sa main sur l'épaule de Joaquín, il semblait plus lui pardonner que l'encourager, mais Joaquín réagit avec violence. Il saisit Álvaro à la chemise :

— Ne me touche pas! s'écria-t-il, le poing dressé.

Santiago s'interposa, mais l'altercation n'alla pas plus loin. Joaquín repoussa Álvaro, reprit son souffle et se tourna vers le policier.

— J'espère que vous allez le maintenir à l'écart de la petite.

— Vous croyez qu'il y a des raisons? demanda l'inspecteur.

— Ana doit raconter la vérité. Nous ne savons toujours pas ce qui est arrivé à ma fille.

— Elle le fera, assura Santiago. Elle racontera tout ce qu'elle sait.

Joaquín Castán leur tourna le dos et retourna à sa voiture. Il quitta le parking de l'hôpital. La nuit, il fallait souvent plus

de deux heures pour rentrer à Monteperdido. Deux heures pendant lesquelles il serrerait les dents. Il n'allait pas s'effondrer. Pas maintenant.

Un surveillant avait donné une cigarette à Raquel. La fumée se confondait avec la vapeur de sa respiration. Elle commençait à avoir froid. Santiago s'assit à côté d'Álvaro sur un banc, à quelques mètres de sa femme, observa ses yeux bleus rivés au sol, son absence de sourire, ses traits effilés, la blancheur neigeuse de ses cheveux, son regard glacé.

— Ça va ? demanda Santiago.

— Je ne sais pas, murmura Álvaro. Oui, bien sûr que oui... Au bout de tant d'années, c'est difficile de croire que le cauchemar est fini.

Álvaro essaya de sourire mais ne put que grimacer. Santiago lui tapota la cuisse et se détendit en soupirant. Il comprenait les sentiments contradictoires des parents d'Ana ; la joie ne parvenait pas à se frayer un chemin, leur fille était toujours inconsciente. Qu'allaient-ils apprendre quand elle se réveillerait ? Quelles histoires allait-elle raconter ?

Il se dit que les petits matins, aux abords d'un hôpital, ont toujours un vague parfum de veillée funèbre.

— Nous pourrions sans doute parler à votre fille dans la journée. Il nous faut savoir qui lui a infligé ça... Et ce qui est arrivé à Lucía.

Le policier voulait avoir l'air proche. Les rides de son visage étaient l'empreinte d'un homme qui a déjà entendu tous les aveux.

— On l'a examinée ? demanda timidement Álvaro.

— Elle va très bien, si c'est le sens de votre question.

Santiago ne savait pas si Álvaro se sentait soulagé ou si sa question dissimulait une peur. Peur de ce qu'avait révélé cet examen ou de ce que pourrait raconter Ana.

La sonnette réveilla Víctor. Il se leva tout ensommeillé et regarda par la fenêtre : il faisait encore nuit. Il alluma l'entrée

et attendit quelques secondes avant d'ouvrir, le temps que ses yeux s'habituent à la lumière. Nouveau coup de sonnette. Víctor ouvrit et vit Nieve dans les bras de Sara.

— Je suis désolée, dit-elle.

— Que s'est-il passé ?

— Il s'est jeté sur moi quand je rentrais à l'hôtel...

Víctor vit alors le sang sur les mains de Sara. Il prit Nieve, qui gémit, épuisé et endolori.

— Qu'as-tu fait ? cria-t-il à Sara.

— Je te jure qu'il m'a attaquée... Je ne savais même pas ce que c'était... Je ne lui aurais pas tiré dessus si j'avais vu que c'était ton chien.

— Tu lui as tiré dessus ?

— Il y a peut-être encore quelque chose à faire, dit Sara pour se disculper.

Víctor chercha la blessure. Il murmura un "merde" entre ses dents, prit son portable et composa un numéro. Sara, à la porte, ne se décidait pas à entrer. Lui, il tenait son chien contre lui, contre le tee-shirt blanc qu'il utilisait comme pyjama, maintenant tout teinté de rouge.

— Je suis désolée, sincèrement.

— Nicolás, excuse-moi de te réveiller... C'est Víctor, dit-il au téléphone. Il faut que tu viennes. Nieve, on lui a tiré dessus... J'essaie de stopper l'hémorragie, mais grouille-toi.

Víctor raccrocha et vit que Sara était toujours sur le seuil.

— Barre-toi, cria-t-il.

Et il referma sa porte.

Comment aurait-elle pu dormir ? À l'hôtel, Sara s'arrêta devant la machine à café. Elle glissa une pièce et attendit que son gobelet se remplisse. À droite, une porte donnait sur l'escalier qui montait dans les chambres, à côté du comptoir d'accueil. À gauche, la salle à manger et un petit salon. Elle y entra en se brûlant les doigts avec le café chaud. Des canapés et des fauteuils autour de tables basses, deux guéridons près des fenêtres, entourés de chaises. La policière s'installa devant l'un d'eux, dans un angle. Il faisait sombre et le seul

éclairage provenait de la nuit de Monteperdido. Bleu et ténu. Elle regarda son café. Presque bouillant. Son estomac se serra et elle repoussa le gobelet. Même l'odeur lui déplaisait. Elle avait envie de pleurer.

Elle entendit un bruit. Le grincement du cuir d'un canapé. Dans l'obscurité, elle entrevit une forme sombre qui se déplaçait, comme si elle avait été surprise dans une position indécente. La voix, rauque et cassée, lui parvint avant l'image.

— Insomnie ?

Cette forme obscure alluma une petite lampe à côté d'elle et l'abat-jour révéla une femme qui lui parlait, sur le canapé. Elle devait avoir la soixantaine, cheveux châains frisés, aplatis sur le côté, et elle plongeait les doigts sous ses boucles pour essayer de leur redonner du volume. Elle avait un visage tout rond, on aurait dit de la pâte à modeler, et des yeux saillants, soulignés par les ombres que la lampe projetait autour d'eux. Son visage et le teint verdâtre que la lumière peignait sur sa peau lui rappelèrent un crapaud. Un crapaud sage et bienveillant, comme dans les contes.

— Tu permets ? demanda la femme en demandant d'un geste la permission de s'asseoir à côté de Sara.

La policière se redressa sur sa chaise et rapprocha son gobelet de café, comme pour faire de la place à cette femme. En traînant les pieds, elle traversa le salon pour rejoindre Sara. Debout, elle était à peine plus grande qu'assise. Ses jambes et ses bras étaient très courts, comme s'ils n'avaient pas d'articulations. Ni coudes ni genoux. Sa démarche, légèrement vacillante, accentuait cette impression. On aurait dit que cette femme était engoncée dans une vieille tenue de plongeur. Arrivée devant le guéridon, d'un petit saut elle se jucha sur la chaise. Ses pieds, sûrement potelés dans ses petites chaussures de sport, se balancèrent dans le vide. Elle posa devant elle une bouteille en plastique pleine d'un liquide rouge dont la nature échappa à Sara. Elle poussa un soupir, comme si traverser le salon et s'asseoir lui avait coûté un gros effort.

— L'insomnie est une belle saloperie, lança-t-elle avec une voix de fumeuse invétérée. Tous les soirs, c'est pareil. J'enfile ma chemise de nuit, un verre de lait et au lit. Quand j'ai mal

au dos à force de me retourner, je me relève, j'enfile un survêtement et, putain de merde, encore une journée sans dormir. Au fait, je m'appelle Caridad.

Elle tendit son petit bras pour lui serrer la main. Sara avança le sien et sourit. Elle comprenait parfaitement ce qu'était cette peur d'affronter les heures de sommeil. Et elle se rendit compte que cette femme portait un survêtement démodé. Le reliquat d'une collection des années 1980. Le rose vif et le gris, informes, soulignaient la silhouette de Caridad.

— J'habite en face, dit celle-ci en indiquant la fenêtre d'un mouvement de tête. Certaines nuits, je me promène dans le village jusqu'à l'aube, ou bien je viens ici, les canapés sont confortables et j'ai moins mal au dos. Elisa ne s'y oppose pas, car je suis partie avant que le premier client soit levé. Et toi ? Tu ne veux pas te présenter ? C'est chiant, j'ai l'impression de parler à un fantôme.

— Ah oui, excuse-moi... répondit-elle, désarçonnée. Sous-inspectrice de police. Sara Campos.

— Moi aussi j'ai un nom de famille, figure-toi ! Caridad Ras les Ovaires des Insomnies. — Et son éclat de rire retentit comme un coup de tonnerre dans le silence de la nuit. — Excuse-moi, ajouta-t-elle en se maîtrisant. Le manque de sommeil me fait dire beaucoup de bêtises.

— Rassure-toi, ça n'a pas d'importance, répondit Sara avec un sourire.

— Tu as tué quelqu'un ? Ou c'est toi la morte ?

Caridad regardait la veste de survêtement de Sara, et celle-ci comprit qu'une tache de sang sombre et desséché souillait sa poitrine. Le sang de Nieve.

— Non... Enfin, je ne crois pas... dit Sara en se demandant avec inquiétude si à cette heure le chien n'était pas mort. J'ai eu un accident.

— Tu es blessée ? Tu veux que je jette un coup d'œil ? Je suis une professionnelle de la santé. Bon, disons aide-soignante. Et podologue, mais tu n'as rien aux pieds, n'est-ce pas ?

— Je n'ai rien... dit-elle en tâtant le sang séché.

C'était une pâte rigide, elle ne tachait même plus.

— Il vaudrait peut-être mieux voir l'autre.

Nouveau fou rire de Caridad, qui secoua le silence.

Sara craignit que cela ne réveille quelqu'un.

— C'était un chien, murmura Sara tout bas, espérant que Caridad l'imiterait et parlerait moins fort.

— Ah bon... Caridad se laissa aller sur sa chaise et ne cacha pas son mépris dans ses propos : Un chien. Alors, ce n'est pas grave. Ça ne fait pas de mal de tuer un *kan* de temps en temps, ça détend.

— Je t'ai dit que c'était un accident, se défendit Sara. Et je ne sais pas si le chien est mort.

— À quoi bon s'inquiéter ? La pauvre bête doit perdre tout son sang en pleine nature... C'est beaucoup plus humain.

— Je l'ai ramené chez son maître. Pourquoi crois-tu que mes vêtements sont dans cet état ?

La policière avait du mal à ne pas s'énerver.

— Ne te mets pas dans cet état, Sara Campos. On bavarde, c'est tout. En attendant que le sommeil vienne... lui dit Caridad en levant ses petits bras comme si elle se retirait de la bagarre. Mais si cela te contrarie de parler du chien, on peut parler d'autre chose. Tu es ici pour quoi ? À cause des petites ? Pas très joli, hein ?

Sara regarda Caridad avec surprise. En un instant, elle était passée de l'accusation à la plus franche cordialité. Elle pensa que sans aucun doute le manque de sommeil l'affectait, et, encore déroutée par le tour qu'avait pris la conversation, elle dit :

— Je ne peux pas parler de l'affaire.

— Bon, alors on parle de quoi ? Du *kan* ?

Et, tel un ressort, elle se lança en avant, laissa tomber ses seins sur le guéridon et croisa les mains devant elle en agitant ses doigts inquiets. On aurait dit une enfant gâtée et oisive qui a envie de jouer.

— Je crois que le sommeil me vient, dit Sara pour amorcer son départ.

— Quelle salope, lâcha Caridad, et sa voix rauque résonna dans le salon. Je ne pense pas à mal, corrigea-t-elle en voyant la réaction de surprise de Sara. Toi, tu vas à la *chasilla* et moi je n'ai plus de nuit pour moi.

— Il faut encore que je prenne une douche avant de me coucher, se justifia Sara comme si elle avait l'obligation de lui tenir compagnie.

— Allons, va-t'en, dit-elle en agitant les mains. Et ne t'inquiète pas pour le chien. La mauvaise conscience, c'est comme la belle-mère ; quand elle devient vivable, on ne lui claque plus la porte au nez. Caridad fouilla dans la poche de sa veste de survêtement et sortit un paquet de cigarettes : Tu fumes ? et elle lui en tendit une.

— Non, merci, dit-elle en se levant.

— Si Víctor ne m'a pas appelée, c'est qu'il maîtrise la situation. Parce que moi, je peux aussi bien enlever un cor au pied que soigner un chien. Dans ce village, c'est comme ça. Mais il a dû contacter Nicolás Souto.

Sara se figea. Caridad avait allumé sa cigarette et elle regardait par la fenêtre les rues désertes de Monteperdido.

— Comment sais-tu que c'est le chien de Víctor ?

La policière ne savait si elle devait rire ou se fâcher.

— Ma petite, c'est tout petit, ici. Tu vas vite t'en rendre compte.

— Alors, à quoi rimaient toutes ces questions, comme si tu n'étais au courant de rien ?

— Histoire de parler. Je te l'ai déjà dit. Je trouve rarement de la compagnie la nuit...

Le regard de Caridad semblait exprimer une excuse. Ou bien était-elle encore en train de jouer ? Sara lui dit bonsoir et s'en alla. En sortant elle jeta un dernier coup d'œil à cette petite femme qui soufflait une bouffée de sa cigarette sur sa chaise, jambes pendantes, effleurée par la lumière émeraude de la seule lampe qu'elle avait allumée, et elle se rendit compte qu'elle n'aurait pas été étonnée si Caridad s'était soudain dissipée dans ce nuage de fumée.

À cause de la transpiration, ses lunettes glissaient continuellement. Sans cesser de travailler, Nicolás Souto devait régulièrement poser son aiguille pour les remonter, et à force il s'était collé une tache de sang rouge au bout du nez. Víctor

était incapable de quitter des yeux la tête de Nieve, anesthésié, étendu sur la table de la cuisine, transformée en table d'opération.

— Tu vas porter plainte contre elle ? demanda Nicolás en recousant la blessure. Mais comment un garde civil peut-il porter plainte contre un membre de la police nationale ? Je veux dire, au même titre que n'importe quel individu qui va porter plainte au tribunal. Ou faut-il passer par je ne sais quelle voie hiérarchique... ?

Nicolás avait laissé l'aiguille dans les poils de Nieve comme d'autres posent la cuiller dans l'assiette pendant un repas parce que quelque chose a attiré leur attention. Il battit des paupières. Un tic nerveux chez Nicolás. De nouveau ses lunettes avaient dévalé jusqu'au bout du nez. Il les remit en place et, cette fois, mit du sang sur la monture.

— Qu'est-ce que j'en sais, Nicolás, tu crois que c'est le moment ? répliqua Víctor, agacé.

— Non, bien sûr que non, répondit le vétérinaire, honteux, qui se hâta de recoudre le chien. Une plainte au beau milieu de l'enquête sur les petites, ce serait une folie. Avec Ana à l'hôpital et Lucía qui va réapparaître bientôt... Une folie. Et par-dessus le marché, contre une policière qui est aux commandes ! Remarque, c'est sûr que ça ne va pas faciliter le travail...

Víctor fit tout son possible pour réduire le monologue de Nicolás Souto à un bruit de fond. Il ne voulait pas se fâcher ni craquer devant le vétérinaire. Il était resté près de deux heures avec le chien. Seul. Il avait pu arrêter l'hémorragie, mais il redoutait que la balle ait touché un organe vital. L'attente s'était éternisée, une nuit à laquelle l'aube refuse de mettre un terme. Le vétérinaire était arrivé vers cinq heures et demie du matin : il avait chaud, les joues en feu, le front et les aisselles en sueur. On aurait dit que Víctor, au lieu de le tirer du lit, l'avait obligé à courir un marathon. Nicolás s'excusa de son retard et examina le chien aussitôt. Víctor l'avait étendu sur un coussin, sous une couverture, et avait allumé le chauffage pour que l'animal ne prenne pas froid. Au début, les gémissements de Nieve lui avaient tenu compagnie. Ses plaintes

ressemblaient aux grincements des charnières d'une porte qui ne se ferme jamais. Enfin, le chien cessa de se lamenter. Víctor passa la main devant son museau pour s'assurer qu'il respirait encore, et garda cette position pour sentir le souffle tiède de Nieve entre ses doigts.

— Bon. Ça n'a pas l'air trop grave, dit Nicolás en découvrant la blessure. Orifice d'entrée et de sortie. Ça ne vient pas d'une arme de chasse. C'est un petit calibre, un revolver...

Víctor lui raconta que c'était Sara Campos, la policière de la BPF venue au village à cause de la réapparition d'Ana, qui avait tiré sur Nieve. Nicolás réussit à rester silencieux une demi-heure. Le temps d'anesthésier le chien et de nettoyer la blessure. De recoudre la partie interne. Maintenant que l'intervention touchait à sa fin, sa curiosité n'avait plus de limites.

— Personnellement, je crois que tu devrais lui rendre le coup d'une façon ou d'une autre. Tu vois ce que je veux dire ? enchaîna Nicolás. Mettons par exemple que l'enquête vous mène à un point limite : elle est sur le point de tomber dans un ravin. Tu la tiens par la main et, au dernier moment, tu lui dis : "Ça, c'est pour Nieve !" Tel quel, très dramatique, tu la lâches et elle s'écrase sur les pierres du fond...

Nicolás termina les sutures, posa l'aiguille sur la table et regarda Víctor avec un sourire jusqu'aux oreilles, les pupilles aussi dilatées que celles d'un chaton en plein jeu.

— Qu'en penses-tu ? ajouta le vétérinaire avec fierté.

Víctor se domina. Nicolás avait le don de le mettre hors de lui. Cette logorrhée absurde l'épuisait, et cette nuit il ne le supportait plus. Pourtant, Víctor ferma les yeux un instant, respira à fond et posa la question :

— Nieve va s'en sortir ?

— Le chien va bien, répondit Nicolás comme si c'était une évidence. Il a perdu un peu de sang et il restera faible quelques jours. Il ne va sans doute pas mourir, mais il lui restera peut-être une légère claudication. La balle a touché un muscle de la patte arrière...

Le garde civil se détendit. Il sourit même à la façon de s'exprimer de Nicolás. Un vétérinaire de campagne. Vaches et chevaux. Au mieux, quelques porcs. Ou les chiens de chasse. Des